

## Christelle Suc

### Penser la psychanalyse, pour quoi faire \* ?

Cet espace AE, l'Espace AE on s'en saisit ou pas, il ne se prescrit pas. Choix soutenu par l'enthousiasme. J'entends « espace » du côté d'un lieu où ça peut se produire, mais du côté de la scansion, c'est-à-dire comme l'espace qu'on laisse entre deux mots, l'intervalle, la coupure, le souffle.

L'espace est donc ce qui permet que les choses ne se collent pas, ne s'agglutinent pas, ne se referment pas. Ouverture donc ! « J'attends des AE qu'ils l'ouvrent <sup>1</sup> », disait Lacan. Ouvrons à l'ouvrir !

Penser la psychanalyse, pour quoi faire ? Je remercie Dimitra Kolonia d'avoir proposé ce thème. Psychanalyse en intention nouée à la psychanalyse en extension.

Alors, de nos jours, faut-il la penser/panser avec l'équivoque ? Je dirais que non, panser (avec un a) relève du pansement, soit mettre quelque chose sur la plaie, recouvrir la faille. La psychanalyse doit rester une plaie pour qu'elle ait chance de durer, le symptôme a toujours un bel avenir ! Dans ces temps modernes, on peut alors se dire que l'on est vraiment très très bien parti !

La première chose qui m'est venue avec le « penser la psychanalyse pour quoi faire ? », c'est que c'est nécessaire.

La psychanalyse est un discours, un mode de lien social « qui a une autre consistance que les autres discours. Elle est un lien à deux. C'est bien en cela qu'elle se trouve à la place du manque de rapport sexuel <sup>2</sup> ».

---

\* [↑](#) Intervention présentée le 11 janvier 2025 à Paris, dans le cadre de l'Espace AE lors d'un après-midi de travail intitulé « Penser la psychanalyse, pour quoi faire ? ».

1. [↑](#) « Quelqu'un d'autre s'inquiète de ce que ça veut dire précisément, d'être un AE à la hauteur. C'est un AE qui me le demande. Eh bien, qu'il relise ma "Proposition..." d'octobre 1967. Il verra que cela comporte au moins qu'on l'ouvre. » J. Lacan, *Dissolution*, séminaire inédit, leçon du 18 mars 1980.

2. [↑](#) J. Lacan, *La Troisième*, Paris, Navarin éditeur, 2021, p. 22.

La psychanalyse est un discours et une pratique. La psychanalyse, discipline, trouve sa source et ses suites dans l'exercice même de la pratique analytique. C'est en écoutant ses patientes hystériques que Freud invente la psychanalyse, il se laisse enseigner.

La psychanalyse comme discipline, matière plutôt – ça a de la mâche, du corps, ce n'est pas pure théorie –, se pense à partir de la pratique de l'analyse. L'expérience de l'analyse, des deux côtés du divan, pourrait-on dire, comme analysant, celle que l'on a faite, et, comme analyste, celles que l'on mène.

Notre question de départ interroge le rapport de la théorie et de la pratique, lien de sang. Il y a donc un branchement direct à double flux entre la psychanalyse discipline et l'analyse cure. Elles sont « solidaires l'une de l'autre <sup>3</sup> », elles ne vont pas l'une sans l'autre. Penser la psychanalyse relève d'une nécessité éthico-logique, parce que l'exercice ne se fait pas sans le penser (dans un après-coup) avec ce qui ne se pense pas mais opère ; à partir, donc, de notre expérience propre. Mais penser la psychanalyse ne se fait pas sans son exercice. C'est indissociable mais pas équivalent, ça n'appelle pas du même lieu. Un endroit et envers moebien ?

« Il est (pourtant) indispensable que l'analyste soit au moins deux. L'analyste, pour avoir des effets et l'analyse qui ces effets, les théorise <sup>4</sup> ». Pensée et *pr-actique* et vice versa. *Pr-actique* pour la pratique de l'acte, cœur de la pratique analytique. Mais l'acte n'advient qu'à ne pas penser, a-pensée avec le « a » privatif. Dans son acte l'analyste est seul, il est même sans lui. L'acte engage la division. Le penser, lui, ne se situe que dans un après-coup.

Le clinicien, l'analyste a à donner ses raisons, nous avons la responsabilité des cures que nous menons. Il a à s'expliquer, se repérer dans un après-coup. Le contrôle est un lieu où, dans un après-coup, on pense le travail engagé au un par un. Penser le travail permet de continuer à l'engager dans le bon sens, celui de la direction, c'est-à-dire dans le sens de l'analysant.

Penser la psychanalyse ne se fait pour chacun qu'à partir de son cru, c'est-à-dire de son terroir, le sien propre, et du cru, celui que rien ne peut recouvrir, le sans voile, indélébile, horreur de savoir, mais aussi à partir de ce que nous enseignent nos patients et à partir de l'enseignement de Lacan, Freud et de quelques autres.

3. ↑ J. Lacan, « Introduction de *Scilicet* au titre de la revue de l'École freudienne de Paris », dans *Autres écrits*, Paris, Le Seuil, 2001, p. 283.

4. ↑ J. Lacan, *R.S.I.*, séminaire inédit, leçon du 10 décembre 1974.

La psychanalyse ne se pense donc qu'à partir de la cure, de la sienne propre et de celles que l'on mène, de ce qui nous a et nous enseigne. Alors peut-être pourrait-on proposer que penser la psychanalyse se fait à partir de ce qui *s'éprouve*, c'est-à-dire ce qui s'éprouve et fait l'épreuve (et les preuves).

Avec le pour quoi, il y a le comment et le d'où. Nous voilà donc avec trois fils à essayer de faire la tresse. La tresse, anagramme de « s'être » et « restes », ne se fait qu'à partir de ce qui a chu. Tresse, autre nom du nœud, le nœud qui sert et qui serre.

Le nœud qui sert, qui sert *l'appensée*, écrit en un seul mot cette fois, néologisme de Lacan, « c'est un appui à la pensée [...] qui permet d'écrire autrement la pensée <sup>5</sup> », *ap-pensée*. Mathèmes et nœud borroméen comme « appui à la pensée », son invention verbale néologique aussi. Il précise : « On pense *contre* un signifiant. C'est le sens que j'ai donné au mot de *l'ap-pensée*. On s'appuie contre un signifiant pour penser <sup>6</sup>. » Maniement, écriture (faut l'écrire, l'faire) de la topologie et des mathèmes pour cerner une logique, des articulations pour éviter l'engluement et l'engouement du sens.

Mais la psychanalyse, dit Lacan, est « intransmissible <sup>7</sup> », « il faut que chaque psychanalyste réinvente, d'après ce qu'il a réussi à retirer du fait d'avoir été un temps psychanalysant, que chaque analyste réinvente la façon dont la psychanalyse peut durer <sup>8</sup> ».

On peut penser la psychanalyse mais pas l'inconscient, parce que par définition c'est non seulement impensable mais impensé. Mais on ne peut pas se contenter de dire que c'est ineffable et intransmissible, même si le dire c'est déjà quelque chose, ça indique un impossible. Mais à s'en tenir là, la psychanalyse flirterait avec le mystico-ésotérisme et nous n'aurions plus qu'à faire quelques vêpres ou incantations en buvant des tisanes !

Effectivement, l'inconscient n'est pas un savoir qui se sait. L'inconscient est réel, pas de son, pas d'image. Renversement lacanien, « l'inconscient sait vous <sup>9</sup> ».

Mais justement, l'intransmissible, le trou, c'est ce qui oblige à inventer, la limite fait levier, c'est ce que m'a enseigné mon analyse. Non su mais opérant. C'est à partir et parce qu'il y a ce qui ne peut pas se savoir, qu'il y a production de savoir et donc chance que se produise du nouveau. Ça

5. [↑](#) J. Lacan, *Le Séminaire, Livre XXIII, Le Sinthome*, Paris, Le Seuil, 2005, p. 144.

6. [↑](#) *Ibid.*, p. 155.

7. [↑](#) J. Lacan, « 9<sup>e</sup> Congrès de l'École Freudienne de Paris sur "La transmission" », dans *Lettres de l'École*, volume II, n° 25, Paris, juin 1979, p. 219.

8. [↑](#) *Ibid.*, p. 220.

9. [↑](#) J. Lacan, *Les non-dupes errent*, séminaire inédit.

pousse à inventer. « [...] à se confronter à son impossible, l'enseignement se renouvelle <sup>10</sup> ».

Parfois, des choses me viennent, ça fait trouvaille, jusqu'à ce que je m'aperçoive au fil de mes lectures que Lacan l'avait déjà indiqué et d'autres après lui ! Je crois donc découvrir ce qui a déjà été découvert ! Mais ma *trou-vaille* fait découverte et invention pour moi (*vaille-valeur*), trouvaille qui ne passe pas par la moulinette de la cervelle (ça vient après, c'est un autre temps), mais qui arrive avec un « ça remonte », inscrit. Blop, blop ! Dans un premier temps, je ne me creuse pas la tête, ça vient du creux. Donc pas attrapé par la raison mais par le *réson*. Pas sans le corps, renversement, je travaille la psychanalyse mais surtout elle me travaille, ça trace un chemin, renverse du souffle, « défroissement du souffle <sup>11</sup> », mouvement sans étouffement. Estampille du corps, effluve à penser.

Avec ce retour d'expérience, *feed-back*, il me semble que la théorie est bien mise à l'épreuve de l'expérience, oui, les preuves par l'expérience dans un après-coup et souvent ça me bluffe !

Alors, l'invention est parfois déjà inventée, je dis parfois pour ne pas dire souvent, c'est de la coquetterie ! C'est donc une re-dite, le *dit-est-re* : c'est ce qui peut passer, une manière de dire, la manière dont porte le souffle. Un certain usage de la langue. L'énoncé est une chose, l'énonciation une autre : ébruitement sonore, frappe au corps. C'est une affaire de style, donc toujours du nouveau qui répond peut-être à l'invitation de Lacan : « Faites comme moi, ne m'imitiez pas <sup>12</sup> ! »

Qu'est-ce qui fait quand même que la psychanalyse, on veut, ce n'est pas sans un consentement, on veut la penser ? Ce vouloir penser est soutenu par un désir, qui, lui, ne se soutient de personne mais d'un rien « désir de l'analyste ». Désir qui déplace, de l'analysant à l'analyste. C'est-à-dire « que le sujet sorte du savoir à y rentrer <sup>13</sup> ».

Là où l'on croyait trouver réponse-vérité, béance, pas de S2 à son S1, pas d'autre pour répondre, pas d'autre qui sache. La barre tombe sur le A. À ne plus chercher la vérité, il y a savoir. Le savoir troué peut faire cadre. Il y a eu un déplacement : du sujet supposé savoir au savoir insu, de l'amour du savoir au désir, de savoir, moteur de l'élaboration. Est-ce que ça

10. [↑](#) J. Lacan, « Lacan pour Vincennes », *Ornicar ?*, n° 17-18, Paris, Navarin éditeur, 1979, p. 278.

11. [↑](#) Proposition d'Antoine Vétro de l'unité de Narbonne du CCPSO.

12. [↑](#) « Vous n'avez qu'à regarder ma *Télévision*. Je suis un clown. Prenez exemple là-dessus, et ne m'imitiez pas ! » J. Lacan, *La Troisième*, *op. cit.*, p. 15.

13. [↑](#) J. Lacan, « Allocution sur l'enseignement », dans *Autres écrits*, *op. cit.*, p. 300.

veut dire qu'avant, avant la conclusion de ma cure, je ne pensais pas la psychanalyse ? Je ne le crois pas. Mais penser faisait barrière au savoir. Je ne pensais pas du même endroit, chercheuse d'un il y a, d'un plein, de la pièce du puzzle, ai-je pu dire en d'autres occasions. C'est la question du « d'où ? ». D'où se situe-t-on pour penser la psychanalyse ? Maintenant, à partir d'un « il n'y a pas », soustraction, effet de la division.

Le désir ainsi délesté de l'Autre peut se tourner vers l'autre, les autres. Passage du *sert-vice* de l'autre, vice qui sert le névrotique, à leur servir <sup>14</sup>, propose Lacan. On peut évidemment l'entendre à partir de la position de l'analyste en place de semblant d'objet *a*, afin que l'analysant y loge son désir, le sien propre, et vienne peut-être à son tour en place d'analyste qui, coquille évidée, est ouvert à la surprise... et ainsi de suite. Quelque chose se poursuit du *un au un* et ainsi la psychanalyse peut durer. Mais leur servir peut aussi s'entendre dans la transmission, dans une école, là aussi, du « un au un » par le transfert de travail. « L'enseignement de la psychanalyse ne peut se transmettre d'un sujet à l'autre que par les voies d'un transfert de travail <sup>15</sup>. » Le transfert de travail est antinomique avec le transfert analytique, le transfert analytique s'adresse à l'amour du savoir quand le premier se constitue à partir du non-savoir.

De quel « d'où » pense-t-on la psychanalyse ? Du bord, ce à quoi nous a mené l'analyse, à un « où » ? L'École pourrait-elle se penser comme un bord ? Le faire École serait alors se tenir sur ce bord, bord entre expérience singulière de la cure et un collectif, « là où la satisfaction du sujet se trouve à se réaliser dans la satisfaction de tous dans une œuvre humaine <sup>16</sup> ». Collectif d'une école pas-toute où la langue de chacun ne se dissout pas dans la langue de tous. Ensemble de « uns » et non « Un » ensemble, « épars désassortis <sup>17</sup> » qui ont fait l'expérience de l'incurabilité du parlêtre.

Il y a une mise en commun, un savoir à produire qui se construit à partir de l'un tout seul mais pas tout seul. La passe, l'espace AE, les temps de travail nouent le Un tout seul à l'École. Penser tout seul dans son coin, pas sûr que cela draine l'enthousiasme. Et puis, en tout cas pour moi, on

14. [↑](#) « J'ai appris dans ce métier l'urgence de servir non pas aux, mais les autres, – ne serait-ce que pour leur montrer que je ne suis pas le seul à leur servir », J. Lacan, « Manuscrit 83 », dans *Œuvres graphiques et manuscrits*, Paris, Artcurial, 2006, p. 48.

15. [↑](#) J. Lacan, « Acte de fondation », dans *Autres écrits, op. cit.*, p. 236.

16. [↑](#) J. Lacan, « Fonction et champ de la parole et du langage », dans *Écrits*, Paris, Le Seuil, 1966, p. 321.

17. [↑](#) J. Lacan « Préface à l'édition anglaise du séminaire XI », dans *Ornicar ?*, n° 12-13, Paris, Navarin, 1977, p. 126.

n'est quand même pas trop de plusieurs pour essayer de se dépatouiller de l'enseignement de Freud et Lacan, en séminaire, en cartel...

À partir du bord, il est donc nécessaire d'essayer de s'expliquer, de construire un savoir. Il s'agit de remettre l'ouvrage sur la table, encore et encore, c'est une posture éthique. Alors, « penser » est un *thinking* : participe présent en anglais, *work in progress, still in progress...* pas d'arrivée mais un chemin, des chemins.

Penser la psychanalyse, c'est se frayer un chemin parce qu'il n'y en a pas un Tout, tout tracé. La psychanalyse ne se pense pas Une. Pas de standard universel à appliquer, pas d'orthopraxie, donc. Pas de prêt-à-porter à enfiler, il faut un corps dans le vêtement, ce qui introduit de fait du un, du hors du commun. La psychanalyse lacanienne n'est pas et ne doit pas être une pratique figée, fermée sur un savoir clos, dupliquée. Lacan a d'ailleurs été excommunié pour ne pas suivre les principes de la cure freudienne de la séance à l'horloge parce que sa clinique de la coupure le commandait. Ting !

Pas de dogme parce qu'il s'établit d'une vérité incontestable dont on connaît le sort qui lui est réservé, à la vérité ! La psychanalyse, l'analyste, se soutient du semblant (*sens-blanc*).

Se frayer un chemin donc, ce n'est pas appliquer une théorie, mais élaborer un savoir à partir de la pratique qui ouvre la voie en suivant l'étymologie de « frayage » : *Bahnung* en allemand, « ouvrir la voie », « creuser » et « dévoiler <sup>18</sup> ».

Alors, la psychanalyse encore ! Encore et en-corps, lui donner de la voix/voie et non pas une voix/voie. Pas la voie unique, sens unique du sans issue. L'analyse n'est qu'au un par un, pas du pour-tous tout-pareil. Pas de clonage de la psychanalyse, et ça, ça oblige à penser !

À suivre les définitions d'Alain Rey dans son dictionnaire historique, frayer, c'est faire le trou, maintenir le trou ouvert, donc ne pas le recouvrir. Le trou ouvert, la place vide, évidée, c'est la condition pour être « ouvert à la surprise <sup>19</sup> ».

Pour « frayer », l'on trouve « frottements (frotter quelque chose) et fragments qui se séparent », alors frayer, c'est dans l'espace, l'intervalle, c'est faire des trous, des petits trous. Fonction de l'AE ?

Depuis le XIV<sup>e</sup> siècle, c'est « tracer un chemin par le passage », ça c'est intéressant, c'est le passage qui fait le chemin et pas l'inverse. Écho de la

18. [↑](#) A. Rey, *Dictionnaire historique de la langue française*, Paris, Le Robert, 2022.

19. [↑](#) « [...] ouverte à quoi ? À la surprise », J. Lacan, *Problèmes cruciaux pour la psychanalyse*, séminaire inédit, leçon du 19 mai 1965.

passé. Et étymologiquement, « par les frottements des pieds », nous voilà en 1975, Lacan dit : « Je pense avec mes pieds, c'est là seulement que je rencontre quelque chose de dur <sup>20</sup>. » Penser, c'est se frayer un chemin en se frottant au bord réel, en s'y frottant.

Que pouvons-nous nous souhaiter dans une école de psychanalyse si ce n'est d'être sur la brèche du travail et d'avoir envie de s'y tenir, de ne pas être toujours, c'est-à-dire systématiquement, d'accord, de considérer qu'un débat juste, rigoureux et sérieux produit du savoir. Il faut des ponctuations ! Une école où tous sont d'accord, sans question ni remarque, savoir descendant du maître, c'est la messe, il n'y aurait plus qu'à déclamer ou réciter du Lacan. Citer, c'est prendre appui, réciter c'est ânonner, quelle sclérose ! Il faut que vive la psychanalyse ! Qu'elle reste vivante et ne devienne pas une langue morte et pour ça il est nécessaire qu'il y ait des espaces, comme celui-ci, de circulation, de transmission, de mise au travail qui produisent un effet vivifiant. Moment de vie d'école en chair. Des espaces, intervalle, souffle. Vitalité d'école.

Moi, les temps comme celui-ci, ça me motive, ça draine quelque chose – pas très lacanien comme terme ! –, mais ça me soutient dans ma production. Partition du souffle.

Une école, ça soutient le désir. Il n'y a pas grand lieu où je peux dire que ça réussit à rater et que ça vaut enseignement. Je suis donc assez contente de partager ça avec vous, autant que ça puisse se partager (vous l'entendez comme vous voulez).

Peut-on dire que penser la psychanalyse, ça sert la formation de l'analyste ? Il y a des choses qui ne se forment pas mais qui se produisent, ou pas, liées à la cure et à la contingence. On ne devient pas analyste par la pensée, la connaissance ou à la fac, mais, au « moment où se résout une psychanalyse [...] il faut bien, bien ou mal, en effet que le pas se résolve <sup>21</sup> ».

Ça ne fait pas la formation dans le sens où cela pourrait produire un analyste, mais ça peut lui servir : instrument de transmission, de passation. Outil donc, qui, s'il ne peut constituer le désir de l'analyste, effet de la cure, peut au moins susciter l'intérêt, un goût de savoir, une boussole, une orientation vers le réel. Avoir un lieu, des lieux avec d'autres pour penser la psychanalyse qui forgent, encadrent l'exercice même de l'analyse. Parce que dire qu'il n'y a pas de théorie totalitaire ne veut pas dire qu'il n'y a pas de concepts. Il y a des concepts fondamentaux, qui sous-tendent et

20. [↑](#) J. Lacan, « Conférences et entretiens dans des universités nord-américaines », *Scilicet*, n° 6-7, Paris, Le Seuil, 1976, p. 60.

21. [↑](#) J. Lacan, « Adresse à l'École », dans *Autres écrits*, op. cit., p. 293.

soutiennent la pratique analytique. Ces concepts s'appuient sur un savoir constitué de la structure et sa logique, ce que Colette Soler appelle aussi les « invariants de la structure ». Et ça c'est à penser, c'est le socle sur lequel s'appuie la production d'un savoir singulier.

Il y a aussi les mutations de l'époque qui produisent du nouveau et qui sont à penser à partir des invariants et de ce qui varie...

Penser la psychanalyse, c'est avoir et mettre du goût de savoir (*sapere*). Pour quoi faire ? Pour en être un ouvrier, un artisan, en suivant toujours le fil de la définition d'Alain Rey, artisan, c'est-à-dire ouvrier, « à sa main » après tout c'est déjà dans *l'hu-main*, outil à sa main. Un ouvrier, c'est-à-dire « un travailleur manuel qui fait un travail avec habileté <sup>22</sup> ». « *Travailleur décidé* <sup>23</sup> » qui soutient la thèse de l'inconscient qui *ex-iste*.

Ouvrier, artisan de la psychanalyse, voilà une idée qui me plaît bien ! En œuvrant, construisant, participe présent, pour celui qui s'y engage, avec le souffle du désir qui ne cesse pas de produire, « mordu <sup>24</sup> » qu'il est !

AE, analyste de l'École, « analysant d'École <sup>25</sup> ».

Et pourquoi *f'erre* ? Faire le pari de chuchoter le souffle d'air/erre <sup>26</sup> de la psychanalyse.

22. ↑ A. Rey, *Dictionnaire historique de la langue française*, Le Robert.

23. ↑ J. Lacan, « Acte de fondation », art. cit., p. 233.

24. ↑ « Mais il faut dire que pour se constituer comme analyste il faut être drôlement mordu ; mordu par Freud principalement, c'est-à-dire croire à cette chose absolument folle qu'on appelle l'inconscient », J. Lacan, « L'expérience de la passe », dans *Lettres de l'École*, n° 23, Paris, p. 180-181.

25. ↑ C. Soler, « D'une impasse l'autre », dans *Actes du Rendez-vous international*, Paris, Forums du Champ lacanien.

26. ↑ « *Petite erre* [...] c'est quelque chose comme la lancée. La lancée de quelque chose, quand s'arrête ce qui la propulse mais continue de courir encore », J. Lacan, *Les non-dupes errent*, séminaire inédit, leçon du 13 novembre 1973.